

Du bon usage des éclipses

Yvon Rivard

Volume 10, numéro 3, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5952ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1995). Du bon usage des éclipses. *Brèves littéraires*, 10(3), 14–17.

YVON RIVARD

Du bon usage des éclipses

Hier, 10 mai, c'était l'éclipse. Il était interdit de la regarder directement sous peine d'infliger à la rétine des blessures qui peuvent aller jusqu'à la cécité. Si on voulait observer le phénomène, il fallait utiliser des lunettes spéciales qui filtrent les rayons ou tourner le dos à la source lumineuse et en capter les reflets sur l'écran d'une feuille blanche placée à l'intérieur d'une boîte en carton percée de deux petits trous.

L'éclipse devait avoir lieu en début d'après-midi, mais elle s'est produite, en fait, beaucoup plus tôt, le matin même. Je venais à peine de commencer à feuilleter mes livres pour en extraire des passages destinés à une lecture publique quand tout s'est assombri. Je ne trouvais rien de bon, tout me semblait faux, tout était trop ou pas assez : trop d'idées, pas assez de silence, trop de mots, pas assez de choses. J'allais avoir bientôt cinquante ans et voilà tout ce que j'avais écrit ! Comment avais-je pu réussir à trop écrire en écrivant si peu ? Comment pouvais-je oublier, effacer, brûler ces livres dans lesquels j'avais jadis sans doute mis ce que je pensais être le meilleur de moi-même, et qui m'incrim-

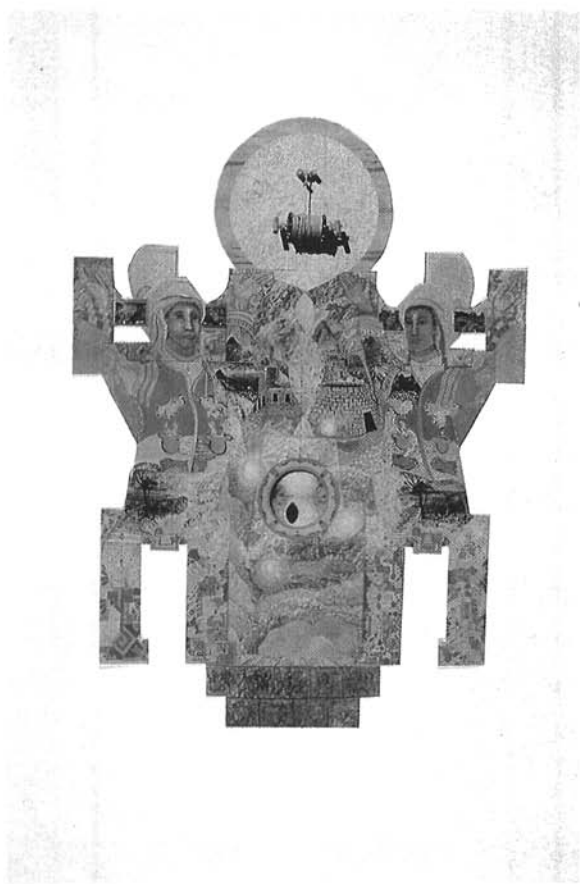
minaient maintenant encore plus que toutes ces années pendant lesquelles je n'avais pas écrit ? J'avais beau me dire qu'il y avait encore quand même des lecteurs, ici et là, qui avaient aimé ces livres, cela ne me consolait pas. Je savais, moi, que ces livres étaient d'affreux brouillons. Mais des brouillons de quoi ? Pendant un instant, j'ai pensé que le roman que j'allais écrire serait aussi mauvais que les autres. Heureusement que ce n'était pas encore l'heure de l'éclipse, car je serais sorti sur le balcon et j'aurais fixé, à l'œil nu, le soleil occulté par la lune jusqu'à ce que cette scène primitive me crève les yeux, comme Œdipe découvrant la terrible vérité.

Non, cela ne se pourrait pas, ce roman n'aurait rien à voir avec les précédents, il serait écrit par un autre que moi, par quelqu'un que je deviendrais en l'écrivant, quelqu'un de moins... de plus... quelqu'un qui n'avait pas encore écrit et qui n'écrit peut-être plus après.

Par une sorte d'instinct, j'ai aussitôt refermé mes livres et à l'instant où je les rangeais dans la bibliothèque, il s'est produit un drôle de phénomène : il n'y avait plus sur la page couverture que le seul nom de l'auteur et ce nom était lumineux. Non, jamais plus je ne les ouvrirais, je les effacerais même jusqu'à ce que chaque phrase ait disparu sous une autre phrase écrite par cet écrivain que je ne connaissais pas encore et qui curieusement portait le même nom que moi.

Et attendant l'autre éclipse, celle qui allait se produire dans le ciel, je décide de lire le *Journal* de Virginia Woolf. Et comme les hasards s'enchaînent, je tombe sur ce passage où Virginia Woolf décrit l'éclipse dont elle vient d'être témoin : «La lumière baissait de plus en plus. Nous disions : 'Voici l'ombre', mais nous pensions déjà : 'Maintenant c'est fini, nous sommes dans l'ombre', quand tout à coup la lumière s'éteignit. C'était la chute. Tout était éteint. Il n'y avait plus de couleurs, la terre était morte». Puis quelques pages plus loin — je n'invente rien, je vous le jure — je lis ceci : «Le soleil se montre de nouveau, *Orlando* est déjà presque oublié depuis que L. l'a lu et qu'il est à demi sorti de ma possession».

Tout ceci pour vous dire que même si je ne peux lire mes livres sans être déçu je suis heureux d'avoir des lecteurs. Les lecteurs ne le savent peut-être pas, mais ils sont doublement nécessaires. D'abord ce sont eux qui protègent l'écrivain contre lui-même en l'obligeant à se détourner de ses livres pour ne regarder que le livre à venir. Puis ce sont eux aussi qui réconcilient l'écrivain avec ses livres en se les appropriant. À preuve, le lendemain de l'éclipse, je demande à une amie de bien vouloir choisir les textes à ma place. Elle me rappelle une heure plus tard et me lit les passages qu'elle a retenus. J'aime ce qu'elle lit et m'étonne même que ce soit moi qui aie écrit cela.



Robert CADOT

Les îles du soleil et de la lune (1994)

huile sur toiles marouflées et sur bois (1,9 m x 1,4 m)